

12 mars 2004
La nostalgie

Ulysse est sans doute un des premiers hommes nostalgiques de la littérature grecque. Au début de l'*Odyssée*, dans l'île de Calypso, il vit auprès d'une femme immortelle qui l'aime, loin des périls de la mer, et pourrait devenir immortel s'il acceptait de l'aimer, de rester avec elle à l'écart de tout, *caché* comme l'indique le nom de Calypso. Mais il ne veut pas, il reste sur la plage à regarder la mer, et il veut retourner à Ithaque, près de Pénélope, malgré toutes les qualités de Calypso. Ce qui l'atteint, c'est l'envie douloureuse de retourner chez lui, et dont le mot de nostalgie semble être né, puisque la nostalgie, c'est l'*algos* du *nostos*, la *souffrance* provoquée par le *retour* désiré.

Tout le monde n'est pas Ulysse, pourtant la nostalgie est un sentiment connu de tout le monde. Comment peut-on éprouver de la souffrance liée à un retour, lorsqu'on n'est pas l'un de ces héros de l'Iliade, dont les poèmes perdus relataient les *nostoi* ? On comprend que certaines personnes éloignées de leur pays natal ou d'un endroit qu'ils ont aimé éprouvent la nostalgie comme un mal du pays, un désir de retourner là-bas. Mais tous ne sont pas dans ce cas. Peut-on vouloir retourner quelque part sans avoir bougé, sans être parti ? C'est déjà étrange.

Il faudrait donc fléchir le sens du mot « nostalgie » pour mieux comprendre, en voyant le voyage du retour comme une métaphore spatiale. Dans ce cas, qu'a-t-on vraiment quitté ? Si ce n'est pas un endroit dans l'espace, c'est un moment ou une époque du temps. La nostalgie est alors le regret du passé. Mais ce regret est un regret paradoxal, car on ne voyage pas dans le temps comme on voyage dans l'espace : s'il est toujours, sinon facile, du moins possible de revenir à un endroit que l'on a quitté (dût-il avoir beaucoup changé), il est vain de chercher à remonter le temps, c'est un voyage à sens unique, où ce qui se passe ne se passe qu'une fois. C'est donc souffrir en vain que d'être nostalgique, mais on l'est tout de même. Ce n'est pas très logique !

En quoi consiste la nostalgie en ce sens ? Quand on est ainsi nostalgique, on pense au moment (court ou long) ou à la période de temps qui sont passés, et l'on éprouve une certaine souffrance à se les représenter, parce qu'on sait qu'ils ne sont plus et ne reviendront pas. Dans cette représentation de moments passés, l'imagination entre en jeu : la conscience se projette vers le ou les moments passés pour se les rendre présents de nouveau, dans ce que Husserl appellerait une *réretention*, mais (si l'on en croit Sartre) comme toute conscience imageante d'un objet pose l'objet comme absent avant d'en produire l'image, la tension entre cette absence ici inguérissable et l'image des moments en question peut apparaître comme l'origine de la souffrance que l'on éprouve.

Si l'on examine de plus près ce processus de représentation, on se rend compte, avec un peu de lucidité, non seulement que ce processus n'est autre qu'un souvenir nécessairement rétrospectif, avec tout ce que cela implique de déformation du présent disparu, mais aussi et surtout que cette déformation rétrospective fait partie intégrante du sentiment de nostalgie, même quand le nostalgique en a conscience : on a beau savoir que l'on se souvient sûrement mal ou qu'on idéalise, on a beau se rappeler mieux et se rendre compte que sur le moment, on n'était pas si heureux, on ne peut s'empêcher de regretter le moment en question, quand on y pense...

Nouveau paradoxe ! Si la déformation du souvenir n'est pas qu'un défaut de la mémoire, mais qu'elle est assumée sans pour autant entraîner la fin du processus du souvenir nostalgique, si on se souvient de quelque chose qui n'a jamais existé, ou plutôt si l'on se projette douloureusement mais en toute conscience vers une représentation manifestement fautive d'un moment passé, que fait-on d'autre que se faire souffrir pour rien ? Et pourquoi ne s'arrête-t-on pas, au lieu d'apparemment se complaire dans cette image distordue du passé ?

Arrivés à ce point, il semble que l'on puisse maintenant poser de nouveau la question de savoir ce qu'est la nostalgie, ou plutôt, ici, où elle se trouve exactement dans les « symptômes » que l'on a observés. Car la nostalgie, n'est-ce pas précisément ce qui entraîne cette paradoxale complaisance dans un souvenir faux et douloureux ? On s'est donc rapproché de la nostalgie, mais on ne l'a pas encore cernée précisément.

Voyons encore. D'après ce qu'on a observé, on continue à se représenter ces moments inretrouvables parce qu'on aime à le faire, même si l'on sait qu'ils sont déformés. En quoi le sont-ils ? Il semble que la déformation réside tout simplement dans la mise en valeur de ce que le moment passé a eu d'agréable, de précisément *regrettable*, tandis que l'on ignore les aspects désagréables qui feraient que se retrouver de nouveau au moment auquel on pense ne procurerait pas le bonheur qui semble y résider quand « on le contemple de loin ». Il y a donc aussi comme un effet de vague, qui disparaîtrait évidemment si l'on pouvait effectivement remonter le temps et retrouver le moment précis dans toute sa vérité. Cet effet ne fait que renforcer l'importance de la rétrospectivité de la démarche : tout en contemplant le moment passé, le nostalgique ne peut, bizarrement, que se situer fermement dans le moment présent qui lui sert de poste de contemplation, de point de vue, car s'il l'abandonnait, le moment lui apparaîtrait différemment et il n'y trouverait plus ce qu'il aime à y voir.

De ce nouveau constat tout aussi simple que les précédents, on peut déduire que le sentiment de nostalgie tel qu'on l'a défini (c'est-à-dire non par rapport à l'espace mais par rapport au temps) relève au moins en partie d'un procédé de mesure de l'écoulement du temps : en effet, c'est moins un moment que l'on contemple que sa trace sur le présent, qui change elle-même avec le temps qui passe, et contribue à situer par rapport à son passé celui qui pense, en lui rappelant que ce passé est bel et bien révolu. De plus, cette trace, si elle est douloureuse, n'en reste pas moins en elle-même, d'une certaine façon, l'empreinte du bonheur en tant qu'il ne peut se saisir qu'après coup.

On serait tenté de dire que c'est un sentiment triste : il me dérobe mon bonheur en même temps qu'il me le montre, puisqu'il ne me montre que son absence. Mais c'est exactement le contraire, et c'est ce qui explique enfin la si curieuse attitude du nostalgique envers sa nostalgie : ce bonheur qu'il se représente absent, on a vu qu'il n'existe pas dans le moment passé lui-même, mais qu'il est inséparable de la distance qui sépare ce moment du présent : ce n'est donc pas un bonheur qui a existé dans le passé, comme le nostalgique en a l'impression, mais un bonheur qui se construit au moment présent où le nostalgique se souvient. La nostalgie présente est en fait une nostalgie heureuse, ou presque heureuse : en même temps qu'elle se crée un bonheur par la contemplation du passé, elle s'impose envers ce bonheur une distance qui le lui ôte, puisqu'elle se trompe elle-même en renvoyant dans le passé ce bonheur qui ne se construit pourtant que grâce au présent ; mais on a vu que cette distance est précisément nécessaire à la création de ce bonheur.

Le sentiment de la nostalgie du passé n'est autre que l'appréhension nécessairement détournée du bonheur, qui n'apparaît que dans une distance qui fait croire paradoxalement à un sentiment proche de la tristesse. On voit qu'il n'en est rien, et c'est pourquoi le nostalgique, malgré sa souffrance et son retour impossible, est heureux... d'une certaine façon.

Le retour d'Ulysse a commencé sur la plage de l'île de Calypso ; la souffrance d'une telle odyssee n'était-elle pas bien moindre que toutes celles qu'il a endurées par la suite, pendant le naufrage du bateau des Phéaciens et le combat contre les prétendants ?

La nostalgie ne serait-elle pas la maladresse du bonheur ?

*